HAL open science

Historicité et subjectivité du parcours européiste de Louise Weiss

Yves Denéchère

To cite this version:

Yves Denéchère. Historicité et subjectivité du parcours européiste de Louise Weiss. L'Europe, une chance pour les femmes ? Le genre de la construction européenne, Editions de la Sorbonne, pp.27-38, 2019, 979-10-351-0286-9. hal-02063421

HAL Id: hal-02063421

https://hal.science/hal-02063421v1

Submitted on 11 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Historicité et subjectivité du parcours européiste de Louise Weiss

Yves Denéchère, Université d'Angers – CNRS TEMOS

« C'est une grande volupté de régner après la mort »[1]

En février 2017, la promotion 2016-2017 de l'ENA a choisi le nom de Louise Weiss (1893-1983), « en hommage à une femme d'action courageuse, journaliste, écrivaine, européenne et féministe ». Les élèves ont souhaité saluer « une grande figure de l'émancipation féminine et une Européenne engagée » qui a milité « pour l'idée européenne, qu'elle n'a cessé de défendre par la suite en devenant la première députée européenne française en 1979 »[2]. Au-delà du non-sens de la « première députée européenne », ce choix participe de la volonté de faire sortir Louise Weiss de l'oubli. En 2016, le cinéaste Jacques Malaterre lui a consacré un documentaire qui s'inscrit dans une série de portraits intitulée « Les oubliés de l'Histoire »[3]. Tous les écrits, films ou expositions réalisés sur sa vie insistent sur le fait qu'elle est méconnue, alors qu'elle a pu avoir une certaine influence[4]. Néanmoins, un prix Louise Weiss du journalisme est décerné chaque année depuis 2005 et plusieurs écoles, collèges et lycées portent son nom, sans compter des rues. En 1999, le Parlement européen a inauguré à Bruxelles un bâtiment « Louise Weiss », en présence du président Jacques Chirac et de la présidente du Parlement européen Nicole Fontaine, pour honorer la « grand-mère de l'Europe », comme l'a appelée le chancelier Helmut Schmidt[5]. Elle est ainsi considérée comme une précurseure de l'unification de l'Europe et non comme une constructrice, son engagement européiste étant en quelque sorte entre parenthèses au moment où les fondateurs ont posé les bases de la construction européenne.

Des biographies consacrées à Louise Weiss, celle de l'écrivaine féministe et ancienne résistante Célia Bertin est la plus complète et la plus documentée[6]. Toutes présentent peu ou prou les mêmes tranches de vie que l'on retrouve aussi sur le site du musée Louise Weiss : « la journaliste », « l'européenne », « la féministe », « l'écrivain ». Ces récits s'appuient surtout sur les *Mémoires d'une Européenne*[7] et d'autres ouvrages autobiographiques ou romans[8], et ce d'autant plus que les archives personnelles des années 1920 et 1930 ont disparu pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans ses écrits, Louise Weiss a modelé elle-même la trace qu'elle voulait laisser dans l'histoire et pris grand soin de mettre en scène son rôle dans différents combats du siècle : la paix, le vote des femmes, la résistance, l'Europe. Ses *Mémoires* conçus « comme un testament intellectuel [...] relèvent autant de l'autobiographie

[1] Expression de Louise Weiss lors d'une interview par Vera Florence et Marie-Claude Leburgue, « De la petite fille à la vieille dame : les Mémoires d'une Européenne », 50 minutes, Radio Suisse romande, 1979.

[2] http://www.ena.fr/L-ENA-se-presente/L-ENA-dans-l-actualite/Les-actualites-de-l-Ecole/Nom-de-la-promotion-2016-2017-de-l-Ecole-nationale-d-administration-Louise-Weiss, page consultée le 22 février 2017. Louise Weiss a recueilli le plus de suffrages devant Antigone, Louis Germain et Joseph Kessel.

[3] Jacques Malaterre, *Louise Weiss. Une femme pour l'Europe*, série « Les oubliés de l'Histoire », Les films du tambour de soie, 2015, diffusé sur ARTE le 11 février 2017.

[4] Jean-Louis Debré, Valérie Bochenek, *Ces femmes qui ont réveillé la France*, Paris, Fayard, 2013, p.10 et « Louise Weiss. Grand-mère de l'Europe », p. 271-296. Alain Jomy, *Louise Weiss, une femme d'influence*, documentaire télévisé, Allizé productions, 2003.

[5] Helmut Schmidt, « La mort de Louise Weiss : européenne et féministe », *Le Monde*, 28 mai 1983.

[6] Célia Bertin, *Louise Weiss*, Paris, Albin Michel, 1999.

[7] *Mémoires d'une Européenne*, 6 tomes, Paris, Payot, 1968-1976, t. I : *1893-1919*, t. II : *1919-1934* ; t.III : *1934-1939* ; t. IV : *1939-1940* ; t. V : *1940-1944* ; t. VI : *1945-1975*.

[8] *Souvenirs d'une enfance républicaine*, Paris, Denoël, 1937 ; *Ce que femme veut*, Paris Gallimard, 1946 ; *Sabine Legrand*, Paris, Julliard, 1951 ; *Dernières voluptés*, Paris, Albin Michel, 1979.

que du genre romanesque »[9]. Par un processus de subjectivation, de prise de conscience de sa propre individualité, elle a ainsi (re)construit une trajectoire personnelle en l'articulant à l'histoire et sans résister à la tentation téléologique.

Néanmoins, s'il veut évaluer les modalités de l'engagement européiste de Louise Weiss, l'historien dispose de sources pour essayer d'y voir clair : ses écrits journalistiques, notamment dans la revue *L'Europe Nouvelle*[10] ; une importante correspondance consultable dans la série des Archives privées à la BNF[11] ; des papiers personnels légués, avec de nombreux films et photographies, au musée qui porte son nom[12]. Par ailleurs, l'ouvrage collectif *Louise Weiss l'Européenne* de la Fondation Jean Monnet pour l'Europe reproduit de nombreux documents d'archives[13], tout comme des publications de l'Association européenne de la Fondation des amis de Louise Weiss[14]. Enfin, les archives du Parlement européen gardent quelques traces de ses années de députée européenne (1979-1983) et le dossier biographique conservé à la Bibliothèque Margueritte Durand (Dos WEI) est très riche en coupures de presse.

« Les actes de volonté délibérée sont rares au cours d'une vie »[15]

Louise Weiss a 21 ans quand éclate la Grande Guerre, 40 à l'arrivée d'Hitler au pouvoir, 52 à la fin de la Seconde Guerre mondiale et 86 ans en 1979, lorsqu'elle prononce à Strasbourg le discours d'ouverture du premier Parlement européen élu au suffrage universel. Ces quatre moments scandent sa vie de femme comme le XXe siècle qu'elle traverse. Elle a toujours séparé vie publique et vie intime, mais celle-ci a bien évidemment aussi influencé ses engagements et son œuvre.

Elle naît dans une famille de la grande bourgeoisie républicaine, aînée de six enfants. Son père, Paul Louis Weiss, Alsacien protestant, est ingénieur puis inspecteur des Mines. Sa mère, Jeanne Javal, également Alsacienne, est issue d'une famille juive d'origine allemande et tchèque. Louise Weiss, traitée de « monstre judéo-boche » par Léon Daudet dans *L'Action Française*[16], est donc une femme de la frontière, comme certains fondateurs de l'Europe unie, Robert Schuman (1886-1963) et Alcide De Gasperi (1881-1954)[17]. Sa jeunesse se déroule à Paris, élève au lycée Molière où elle découvre le féminisme. Mais elle ne réussit pas à enfreindre toutes les conventions imposées aux jeunes filles de son milieu et doit fréquenter l'école ménagère de la grande duchesse Louise de Bade pour jeunes filles de bonnes

[9] Marie-Emmanuelle Reytier, « La journaliste Louise Weiss (1893-1983) : une femme d'influence, pacifiste et féministe par opportunisme ou par conviction ? », dans C. Ferland et B. Grenier (dir.), *Femmes, culture et pouvoir*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 287-306. Ce que confirme une autre spécialiste de ses écrits, après avoir mené une comparaison littéraire entre son roman *Délivrance* et ses *Mémoires* : Angela Kershaw, « Women's Writing and the Creation of Political Subjectivities in inter-war France. Louise Weiss: Novelist, Autobiographer and Journalist », dans A. Kershaw and A. Kimyongür (dir.), *Women in Europe between the Wars: Politics, Culture and Society*, Aldershot, Ashgate Publishing, 2013, p. 55-70.

[10] Douze années de la revue (1918-1929), soit 445 numéros sont consultables en ligne sur Gallica.

[11] BNF, NAF, Legs, côtes 17 794-17 862 et NAF Legs 1983, Don 84-06. D'autres documents (lettres, notices, etc.) se trouvent à la Fondation Jean Monnet pour l'Europe à Lausanne.

[12] Le musée se situe dans le Château des Rohan, à Saverne en Alsace.

[13] *Louise Weiss l'Européenne*, Lausanne, Fondation Jean Monnet pour l'Europe et Centre de recherches européennes, 1994, 594 p.

[14] Par exemple, *Louise Weiss*, 2 tomes, 2000 et 2001, 49 et 59 p., qui reproduisent trois de ses discours au Parlement européen et des hommages des récipiendaires du prix de la Fondation Louise Weiss de 1979 à 2000.

[15] Louise Weiss, *Mémoires...*, tome I, préface.

[16] Louise Weiss, *Mémoires...*, tome II, p.233.

[17] Gérard Bossuat, *Les fondateurs de l'Europe unie*, Paris, Belin, 2001, p.120-124.

familles[18]. En revanche, malgré l'opposition de son père, elle poursuit des études supérieures et obtient l'agrégation de Lettres à 21 ans, au moment où débute la guerre. Elle démissionne aussitôt de l'enseignement en raison de « la médiocrité révoltante des traitements de professeurs », pas à la hauteur de ses espoirs de reconnaissance[19].

Dès 1914, Louise Weiss participe aux soins des soldats blessés et des réfugiés à Saint-Quay-Portrieux. Comme les fondateurs de l'Europe unie, elle fait partie, à une place assignée par l'époque, de la génération du feu, celle des femmes et des hommes dans la force de l'âge qui sont bouleversés par l'expérience de la guerre[20]. Dans ce contexte dramatique s'ouvre à elle une carrière de journaliste, mais en signant ses premiers articles du nom de son père ou du pseudonyme masculin Louis Lefranc. C'est à la politique et à la diplomatie de l'Europe qu'elle accorde toute son attention. Pendant seize ans, elle dirige et incarne la revue *L'Europe Nouvelle*. En 1934, elle opte pour une autre cause, le droit de vote des femmes, voulant faire sortir le féminisme « des quelques salons où il se pavane et des ligues orthodoxes où il se momifie »[21]. Elle crée sa propre association (La Femme nouvelle) dont les méthodes rappellent les audaces des suffragistes anglaises, le nombre en moins et sans résultat[22].

À la fin des années 1930, elle s'engage progressivement dans des activités patriotiques. Elle devient secrétaire générale du Comité des réfugiés créé par le ministre des Affaires étrangères Georges Bonnet (fin 1938). Elle ouvre un Centre de propagande pour la grandeur du pays (1939) qui défend un programme de « relèvement national », familialiste et nataliste, et vante la mission civilisatrice des Français.es dans le monde[23]. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle échappe au piège qui se referme sur les Juifs. À la Libération, elle affirme avoir fait partie du groupe de résistance Patriam Recuperare et avoir écrit dans son journal, *La Nouvelle République*, sous des pseudonymes[24]. Mais les choses sont peu établies et les années de la guerre laissent une ombre durable sur son parcours ; pour elle, le temps de la notoriété semble passé. Dans les années 1950 et 1960, elle se consacre à des voyages aux quatre coins du monde et au tournage de films documentaires ethnographiques[25].

Louise Weiss évoque dans ses mémoires et plus encore dans ses romans les épisodes majeurs de sa vie sentimentale, des attachements passionnés, des deuils. Elle reste toute sa vie une femme libre, faisant les sacrifices et les choix qu'impose son travail : « Il faut opter entre les voyages et le foyer, entre le cœur et le métier, avec les conséquences que cela comporte »[26]. Mariée en 1934 avec l'architecte José Imbert, elle divorce en 1938 et n'a pas d'enfant. En 1951, à 58 ans, elle adopte Jacques (12 ans), puis s'en « sépare » six ans plus tard[27]. Les succès publics et l'affirmation de soi contrastent avec une insécurité intime

[18] Louise Weiss, *Souvenirs d'une enfance républicaine*, Paris, Gallimard, 1938.
[19] Suzanne Normand, *Rencontres*, Paris, Editions du Tambourin, 1930, « Louise Weiss » p. 83-89.
[20]Angela Kershaw, « Louise Weiss : fin de siècle chez une femme du siècle », *Romance Studies*, n°18/1, juin 2000, p. 45-55.
[21] Louise Weiss, *Ce que femme veut. Souvenirs de la IIIe République*, Paris, Gallimard, 1946.
[22] Sur la période suffragiste de Louise Weiss, voir Christine Bard, *Les filles de Marianne. Histoire des féminismes, 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995, p. 334-341.
[23] Notice biographique « Louise Weiss » par Yves Denéchère et Christine Bard, dans C. Bard avec S. Chaperon (dir.), *Dictionnaire des féministes. France XVIIIe-XXIe siècle*s, Paris, PUF, 2017, p. 1545-1551.
[24] « La presse clandestine française et le rôle des femmes dans les collections de la BDIC », BDIC, 2005, p.6-7. Elle aurait notamment signé un appel « Aux Françaises de la Résistance » sous le nom de Valentine Cramayel, le 22 novembre 1943.
[25] Liste complète de la trentaine de ses films tournés de 1951 à 1966 dans *Louise Weiss l'Européenne*, *op. cit.*, p. 433-440.
[26] « Chez les femmes journalistes. Louise Weiss au travail », *Minerva*, 31 mars 1935.
[27] Célia Bertin, *op. cit*., p.399-400 et 425.

qu'évoque plus tard sa nièce, l'historienne de la psychanalyse Élisabeth Roudinesco, dans des lignes critiques à son égard[28].

Pour ses différents engagements, Louise Weiss est honorée dès l'entre-deux-guerres. En 1938, elle participe à la création de l'Union des Françaises décorées de la Légion d'honneur. Elle est la troisième femme promue grand officier en 1976. La même année, la Bibliothèque nationale réalise une exposition « Hommage à Louise Weiss ». Mais elle échoue dans ses tentatives d'élection à l'Académie française. Elle raconte volontiers sa vie : la télévision lui consacre un numéro de l'émission intitulée « L'homme en question » ! En 1980, année où elle est désignée avec Marguerite Yourcenar « personnalité de l'année dans les lettres et la littérature en France », elle est l'invitée de Jacques Chancel à Radioscopie[29]. Partout, elle est présentée comme une visionnaire qui dès les années 1920 avait envisagé la construction européenne. Qu'en est-il vraiment pour les années 1918-1934 quand elle est à la tête de *L'Europe Nouvelle*?

« Apostolat pour la Sociétés des Nations »[30]... et l'Europe

Dès avant la fin de la Grande Guerre, le journaliste Hyacinthe Philouze propose à Louise Weiss de créer un hebdomadaire, *L'Europe Nouvelle*, dont le premier numéro paraît le 12 janvier 1918[31]. Elle en est la véritable cheville ouvrière mais sous la dépendance de Philouze.

Une revue européiste

Sur le modèle des revues anglaises, *L'Europe Nouvelle* se vante d'être « la plus grande revue politique française et internationale » et « la plus vivante et la plus précise histoire de l'après-guerre ». Elle publie des documents diplomatiques et veut être « le ″livre jaune″ de l'Europe »[32]. Elle plaide pour la prise en compte des questions économiques, l'établissement de nouvelles relations avec l'Allemagne, la libération des peuples opprimés et une organisation internationale puissante capable d'imposer la paix en s'appuyant sur une solide alliance entre la France et la Grande-Bretagne[33].

Après avoir assisté à la signature du Traité de Versailles et bouclé le numéro qui lui est consacré, elle quitte la rédaction en raison de divergences avec Philouze (août 1919) : « Ma décision est prise. Je ne pourrirais pas dans les bureaux empoisonnés de *L'Europe Nouvelle* »[34]. En tant que correspondante de *L'Information* et du *Petit Parisien*, elle part découvrir les États qui viennent de naître du redécoupage de l'Europe centrale et apprennent

---

[28] Elisabeth Roudinesco est la fille de la sœur de Louise Weiss, Jenny Roudinesco puis Aubry (1903-1987), brillante pédopsychiatre et psychanalyste. Élisabeth Roudinesco, *Généalogies*, Paris, Fayard, 1994, p.21-22 ; Interview d'É. Roudinesco dans Élisabeth Kapnist, *Louise Weiss, l'Européenne*, documentaire télévisé, La Sept Arte, Atlantic Films, 1993 ; Jenny Aubry, *Psychanalyse des enfants séparés*, Paris, Denoël, 2003, préface d'É. Roudinesco, avec trois pages consacrées à Louise Weiss (p.12-14) où il est écrit qu'elle a pu « s'inventer un passé de résistante ».

[29] FR3, « L'homme en question », Louise Weiss, 26 décembre 1976, avec un autoportrait ; France Inter, Radioscopie avec Louise Weiss, 5 émissions, 11-15 février 1980.

[30] Titre de la quatrième partie de ses *Mémoires...*, tome II.

[31] Louise Weiss, *Mémoires...*, tome I, p.247.

[32] Tract publicitaire d'abonnement à *L'Europe Nouvelle*, 1919. On y annonce de nombreuses signatures françaises : A. Briand, L. Bourgeois, L. Loucheur, etc. et étrangères : É. Bénès, P. Hymans, T. Mann, T . Masaryk, B. Mussolini, G. Stresemann, etc.

[33] Marie-Emmanuelle Reytier, « La politique allemande de la France et de la Grande-Bretagne dans *L'Europe Nouvelle*, 1918-1924 », *Synergies Royaume-Uni et Irlande*, n°4, 2011, p. 35-49.

[34] Louise Weiss, *Mémoires...*, tome I, p.294-299.

la démocratie : Hongrie, Pologne, Tchécoslovaquie surtout. Ses reportages sont clairvoyants sur l'introuvable viabilité de ces États, qui la pousse à revendiquer le maintien d'une politique de protection de la France à leur égard[35].

Revenue à *L'Europe Nouvelle* avec une autorité affermie par le titre de rédacteur en chef qui apparait sur la revue à partir de mai 1920 - et avec son père à la tête du conseil d'administration -, Louise Weiss s'attache particulièrement à traiter de la question qui selon elle est fondamentale pour l'avenir de l'Europe : « Genève ou Moscou ? »[36]. Si la revue préconise la reconnaissance de la Russie bolchévique, elle se montre très critique à l'égard du communisme. En 1921, elle est l'une des premiers journalistes à se rendre à Moscou alors que depuis la révolution la Russie est mise en quarantaine par les gouvernements occidentaux qui en ignorent à peu près tout. Elle est notamment chargée d'élaborer pour la Croix-Rouge un rapport sur les régions dévastées par la famine. À son retour à Paris, elle organise des galas de charité au profit des enfants russes[37].

Elle passe beaucoup de temps à Genève dans les arcanes de la Société des Nations[38]. Louise Weiss y rencontre Jean Monnet, secrétaire général adjoint[39], et s'impose dans le milieu très masculin du reportage sur les questions internationales. Elle est l'amie et la confidente de Geneviève Tabouis, mais ne fait pas l'unanimité[40]. Très connue et reconnue, les dessinateurs Rolf Roth et Derso la caricaturent. Une œuvre de ce dernier la représente en « Sainte Louise Weiss », arborant un médaillon avec le portrait d'Aristide Briand, et déclarant : « J'entends des voix ! Des voix de l'Europe nouvelle ! Je vais les publier... »[41].

Aristide Briand, ministre français des Affaires étrangères, lui paraît incarner la seule option valable pour assurer la paix, surtout après les accords de Locarno (1925). Elle le soutient en tout, comme le président du Conseil du Cartel des gauches, Édouard Herriot, dont elle est une amie proche. Elle est d'ailleurs parfois associée à eux quand il s'agit de présenter les précurseurs de la construction européenne[42]. Elle adhère à l'idée d'une vaste fédération d'États, présentée à la tribune de la SdN par Briand en septembre 1929[43]. Mais le mémorandum français présenté au printemps 1930 - essentiellement rédigé par son ami Alexis Léger (Saint-John Perse) - ne recueille pas l'adhésion des autres États. La crise économique s'est invitée entre ces deux dates, les négociations sur le désarmement s'enlisent, la SdN s'affaiblit, des États créés ou remodelés après 1919 sont instables, les nazis enregistrent leur première victoire électorale. Louise Weiss, néanmoins très partisane d'une union économique

---

[35] Marianne Walle, « Louise Weiss l'Européenne : actrice et grand témoin de la "mutation déchirante" du vingtième siècle », dans Marita Gilli (dir.), *L'identité culturelle, laboratoire de la conscience européenne*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995, p. 129-136.

[36] C'est le titre de la troisième partie de ses *Mémoires...*, tome II.

[37] BDIC, fonds Gabrielle Duchêne, F delta 225, cartons d'invitation du Comité Français de Secours aux Enfants, 7 janvier 1922.

[38] Michel Marbeau, « Une timide irruption : les femmes dans la politique étrangère de la France », dans Y. Denéchère (dir.), *Femmes et diplomatie. France - XXe siècle*, Berne, Peter Lang, 2004, p.43-74, sur Louise Weiss p. 67-74.

[39] Françoise Nicod, « Les relations épistolaires de Jean Monnet et Louise Weiss. "Cinquante ans d'amitié" », dans *Louise Weiss l'Européenne, op. cit.,* p. 323-367. 27 lettres y sont reproduites datées entre 1942 et 1976.

[40] Denis Maréchal, *Geneviève Tabouis. Les dernières nouvelles de demain (1892-1985)*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2003, p.12 ; propos acides d'André Germain sur Louise Weiss dans *Les grandes favorites 1845-1940. L'amour et la politique*, Paris, Sun, 1950, p. 176-177.

[41] Un portrait et une silhouette signés Rolf Roth et la caricature signée Derso (1929) sont reproduits dans *Louise Weiss, l'Européenne op. cit.*, p. 39, 295 et 296.

[42] François Saint-Ouen, *Les grandes figures de la construction européenne*, Genève, Georg Editeur, Centre européen de la culture, 1997, « L'esprit de Genève : Louise Weiss et Aristide Briand », p. 53-77.

[43] Pour la toile de fond diplomatique, voir Jacques Bariéty, « Une Européenne : Louise Weiss », dans *Louise Weiss l'Européenne op. cit.*, p. 185-193.

européenne, promeut les mesures préconisées par Richard Coudenhove-Kalergi (abaissement des barrières douanières) et Jacques Rueff (internationalisation de la monnaie)[44].

De l'activisme à la renonciation

Pour informer le public sur l'Europe, sur l'Allemagne et sur la nécessité absolue de donner davantage de moyens à la SdN pour préserver la paix, elle crée en 1930 la Nouvelle École de la Paix, établissement libre d'enseignement supérieur rattaché à l'Académie de Paris. D'abord installée dans les locaux de *L'Europe Nouvelle* puis à la Sorbonne, elle accueille plus de 200 élèves en 1930 et deux fois plus ensuite, dont un tiers d'étudiants. Considérant la guerre comme un phénomène sociologique, Louise Weiss pense qu'elle peut être étudiée scientifiquement pour mieux cerner sa nature et les moyens d'en maîtriser les causes. Elle veut apporter une méthode et un instrument de travail à tous ceux qui œuvrent pour la paix, « une méthode qui fait de la politique une science fondée sur l'exacte connaissance des faits »[45].

En novembre 1931, un an avant la Conférence générale pour la réduction des armements, *L'Europe Nouvelle* organise à Paris un congrès international en faveur du désarmement et de la paix. Devant plus de 1 000 délégués, Louise Weiss est l'une des deux femmes à intervenir... et à être chahutées par les adversaires d'Aristide Briand, dont Jean Chiappe, Pierre Laval, André Maginot[46]. L'échec de la Conférence, qui aboutit à l'égalité des droits d'armements pour l'Allemagne, marque pour Louise Weiss la détérioration des relations internationales. Pour elle, l'arrivée au pouvoir d'Hitler en 1933 rend caduc tout projet d'entente européenne. Elle assiste à la faillite de la SdN en septembre 1933, dans « une atmosphère de tragique méfiance et de découragement profond »[47].

En février 1934, elle décide de « casser sa plume », écrivant dans son dernier article :

> Ceux qui voudront bien s'attarder à l'œuvre passée de l'Europe Nouvelle, à ces seize années d'études et de voyages, de conversations et de combats, admettront sans doute que la revue qui a été conduite en toute simplicité de cœur et en toute honnêteté d'esprit, a contribué au rapprochement des peuples, au maintien de la paix [...] Elle a aimé Aristide Briand. Comme lui, elle a fait de son mieux.

Entre les lignes, la journaliste laisse deviner les vraies raisons de son départ : le surmenage, une peine de cœur, l'envie d'autre chose. Mais dans ses *Mémoires*, elle affirme qu'elle abandonne sa revue car elle voit venir une nouvelle guerre avec l'Allemagne[48]. Ce qui ne l'empêche pas de se lancer dans le combat pour le droit de vote des femmes afin de préserver la paix qu'elle espérait donc encore. Au début des années 1930, Louise Weiss était encore persuadée qu'en s'engageant dans une action pour la fraternité humaine, elle ferait partie d'une génération qui réussirait à supprimer la guerre. La dure réalité de la politique et de la diplomatie la font renoncer. En cela, elle fait partie des pacifistes et des européistes qui lâchent prise, certes sans renoncer à son idéal, sans le travestir, mais en abandonnant le terrain à des forces qui agissent en sens inverse. La Nouvelle École de la Paix diminue ses activités

---

[44] Louise Weiss, *Mémoires...*, tome II, p. 304.

[45] Louise Weiss, *Mémoires...*, tome III, p. 7.

[46] *L'Europe Nouvelle* n° 721, 5 décembre 1931. L'autre intervenante est l'Allemande Marie-Elisabeth Lüders (1878-1966). Voir Marianne Walle, « Nationalismes et internationalisme dans l'entre-deux-guerres à travers les itinéraires d'Annette Kolb, Marie-Elisabeth Lüders et Louise Weiss », dans J.-M. Delaunay et Y. Denéchère (dir.), *Femmes et relations internationales au XX^e^siècle*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2006, p. 247-254.

[47] *L'Europe Nouvelle*, éditorial de Louise Weiss, septembre 1933.

[48] Louise Weiss, « Adieux aux lecteurs de L'Europe Nouvelle », *L'Europe Nouvelle*, 3 février 1934. Louise Weiss, *Mémoires...*, tome II, p.330-332.

avant de fermer ses portes en 1936, après la remilitarisation de la Rhénanie et la guerre d'Espagne[49].

« Une vocation de jeunesse miraculeusement accomplie »[50]

Un ouvrage américain accorde une place importante - sans doute trop grande - à Louise Weiss dans la réflexion sur la paix dans les années de guerre froide, en raison de son action pour développer la polémologie[51]. Mais elle revient véritablement sur la scène politico-médiatique française à partir de 1968 avec ses *Mémoires d'une Européenne*, réédités plusieurs fois, qui obtiennent le prix Robert Schuman en 1978.

Telle le Phénix

Louise Weiss a créé en 1971 une fondation qui porte son nom et qui décerne un prix annuel pour prolonger son action en faveur de l'unité européenne et de l'avancement des sciences de la paix ; en 1978, elle le remet personnellement au chancelier Helmut Schmidt et en 1980 au Président Anouar El Sadate, au Caire[52]. Dans son œuvre diversifiée des années 1970, un « essai sociologique » se détache : *Lettre à un embryon* (1973), pamphlet contre l'avortement assimilé à une « peine de mort »[53]. Sans doute le féminisme de Louise Weiss, si percutant au temps du mouvement suffragiste des femmes, a eu du mal à suivre l'évolution des combats des droits des femmes. Elle critique fortement la loi Veil[54]. Les deux femmes se retrouvent – presque face à face – lors des premières élections au suffrage universel du Parlement européen, en juin 1979.

Les partis politiques cherchent alors des femmes à présenter sur les listes de 81 noms, le scrutin étant proportionnel à l'échelle du pays. Le RPR de Jacques Chirac, peu européen et opposé à cette élection au suffrage universel, doit se porter au niveau de l'UDF dont la liste est conduite par Simone Veil et du PS dont les militantes ont obtenu un tiers des places[55]. Jacques Chirac promet à la gaulliste Louise Weiss : « vous serez notre First Lady ! ». Elle est effectivement en 5e position sur la liste, assurée de siéger au Parlement européen et, compte tenu de son âge (86 ans), d'en être la doyenne et de prononcer la première allocution. Dès avril 1979, « elle se réjouit à l'avance [de cette] volupté qu'elle ne laisserait pour rien au monde… »[56].

Louise Weiss apparaît en quelque sorte comme la caution européenne de Jacques Chirac, sa présence sur la liste démontrant que l'on peut être européen.ne et opposé.e aux orientations de la construction communautaire en cours. Cet atout dans le jeu du RPR se révèle aussi une carte encombrante car les propos de Louise Weiss brouillent parfois le

[49] Corinne Rousseau, « Louise Weiss, l'Europe et la paix durant l'entre-deux-guerres », dans *Louise Weiss, l'Européenne, op. cit*. p. 195-250

[50] Louise Weiss, « Discours d'ouverture du Parlement européen », 17 juillet 1979.

[51] Michael Bess, *Realism, Utopia, and the Mushroom Cloud: Four Activist Intellectuals and their Strategies for Peace, 1945-1989. Louise Weiss (France), Leo Szilard (USA), E. P. Thompson (England), Danilo Dolci (Italy)*, University of Chicago Press, 1993, chapter 1 : "Peace through Strength: Louise Weiss's Global Realpolitik", p.1-40. Elle y est présentée comme « french journalist and real politiker, believed that only third military superpower – a United State of Europe – could break the Cold War impasse ».

[52] « La Fondation Louise Weiss et ses Prix », dans *Louise Weiss l'Européenne op. cit*. p.441-453 ; Célia Bertin, *Louise Weiss op. cit.*, p.465-466.

[53] Louise Weiss, *Lettre à un embryon*, Paris, Julliard, 1975.

[54] Célia Bertin, *op. cit*., p. 469-470.

[55] Yves Denéchère, *Ces Françaises qui ont fait l'Europe*, Paris, Audibert 2007, chapitre 2, p. 32-52.

[56] Louise Weiss avait adhéré au RPF. Elle allait projeter ses films pour les de Gaulle à l'Elysée ; « La "First Lady" de Chirac », *L'Aurore*, 12 avril 1979.

message très anti-européen de Jacques Chirac et Michel Debré. Ne proclame-t-elle pas que « les différences entre les visions européennes du Président de la République et de Monsieur Chirac ne sont pas aussi importantes qu'on le dit » ? C'est évidemment dommageable lorsque le RPR fonde toute sa campagne sur l'opposition à Valéry Giscard d'Estaing. D'un autre côté, il ne faut sans doute pas exagérer l'impact des déclarations - peu nombreuses - de Louise Weiss au cours de la campagne. D'ailleurs, elle refuse de combattre Simone Veil : « Weiss-Veil, il y en a qui prennent des assonances pour des dissonances ! J'ai trop de respect pour la personne et le patriotisme de Simone Veil pour accepter ce rôle d'adversaire »[57].

Quelques jours avant la première réunion à Strasbourg du Parlement européen nouvellement élu au suffrage universel, Louise Weiss écrit à Valéry Giscard d'Estaing car « il m'a paru, comme relevant de la plus élémentaire courtoisie, de vous adresser, à titre tout à fait confidentiel, le texte du discours que je compte prononcer »[58]. Avec application elle assure personnellement la traduction de son discours en anglais et en allemand[59]. Des proches témoignent : « elle y mit toute son âme, toute sa force [...] avec un dynamisme, une vitalité, une ardeur qui nous ahurissaient. C'était pour elle un couronnement »[60]. Elle va jusqu'à répéter son discours devant le metteur en scène Jean-Laurent Cochet[61]. Son titre « Un combat pour l'Europe » veut rappeler ceux qu'elle mena dans l'entre-deux-guerres.

Un discours pour l'histoire

Á 86 ans, Louise Weiss monte à la tribune « en amoureuse de l'Europe », « pour y vivre, présidente d'un jour, un honneur dont je n'aurais pas osé rêver, et une joie – la joie la plus forte que puisse éprouver une créature au soir de son existence –, la joie d'une vocation de jeunesse miraculeusement accomplie ». Dans son long discours, elle rappelle de nombreuses étapes de l'histoire de l'Europe et évoque des grandes figures, notamment trois grands Karl/Charles : Charlemagne, Karl Marx et Charles de Gaulle ! Le premier « concilia la latinité et le germanisme », le deuxième fut un « protagoniste de l'amélioration de la condition ouvrière » et le troisième est tout simplement « inoubliable ». Elle fait aussi entrer dans son Panthéon européen son ami Jean Monnet, mort quelques mois plus tôt, Robert Schuman, Winston Churchill et Konrad Adenauer. Sur la quarantaine de noms cités, aucune femme, hormis la petite fille de Hugo, qui « était [s]a camarade de classe ». Évoquant l'élection du Parlement européen, Louise Weiss insiste sur le suffrage universel qui consacre la nouvelle assemblée, comme un clin d'œil à son combat des années 1930 : « je dis bien le suffrage universel, car les femmes y ont eu la part de plein droit qui leur revenait ». Quant à l'avenir de l'Europe, elle le résume à trois problèmes cruciaux : l'absence trop grande encore d'identité européenne, la dénatalité (« au train où vont les couples, il n'y aura plus d'Européens bientôt »), et les droits de l'homme. Et termine « cette allocution si peu conforme aux usages », en mettant tout son espoir dans le Parlement européen[62].

Si globalement la presse française et européenne salue la performance de Louise Weiss et son engagement, *L'Humanité* stigmatise un ton d'un autre temps et un aveuglement anti-communiste : « Elle a osé accuser le Vietnam, victime de plus de trente années de guerre, de génocide, et elle s'en est prise aux pays producteurs de pétrole dans des termes

[57] *Ibid* ; *Le Monde*, 14 avril 1979.
[58] Archives Nationales, 5 AG 3 / JR 8, élections européennes de 1979, correspondance, lettre de Louise Weiss à Valéry Giscard d'Estaing, 9 juillet 1979.
[59] « Lever de rideau à Strasbourg », *Le Figaro*, 17 juillet 1979.
[60] Andrée et Hubert Martin, « Louise Weiss toujours avec nous », dans *Louise Weiss l'Européenne, op. cit.*, p. 456.
[61] Témoignage de Jean-Laurent Cochet dans le film *Louise Weiss. Une femme pour l'Europe*, *op. cit.*
[62] Texte intégral du discours dans *Louise Weiss, op. cit.* tome 1, p. 5-13.

franchement colonialistes, parlant de "fils du désert [qui] peuvent, de l'extérieur, tuer une civilisation à laquelle ils doivent leur fortune" »[63].

Certains témoins se souviennent du discours de la doyenne des député.e.s comme d'un moment fort. Pour Marie-Claude Vayssade, députée européenne socialiste, ce discours a aidé à l'intégration des femmes dans le Parlement[64]. Recevant le prix Louise Weiss 1988, Jacques Delors se souvient de la joie qui rayonnait sur son visage lorsqu'elle a appelé à la réinvention de l'Europe plurielle et solidaire et à l'émergence d'une Europe des citoyens[65]. Pour Pierre Pflimlin - qui reprend pour ses mémoires en le masculinisant le même titre que celui de Louise Weiss - elle est une « femme hors pair [qui] dressa une fresque admirable de l'Europe à travers les âges. […] Oui, admirable discours, le plus beau que j'aie jamais entendu prononcer sur la véritable grande Europe, celle des hommes d'État dignes de ce nom et des esprits créateurs »[66]. « Je garde un grand souvenir de la première réunion », se rappelle Françoise Gaspard, élue socialiste, « J'ai le sentiment de participer à quelque chose d'historique. [...] Après j'ai souvent pris l'avion et le taxi avec elle. J'étais historienne, ce qui m'intéressait, c'était de la faire parler, elle aimait raconter sa vie en brodant beaucoup comme on le sait mais pour moi c'était un personnage fascinant »[67]. Dans ses mémoires, Simone Veil n'évoque pas ce moment, alors que le discours de la doyenne précède immédiatement son élection comme présidente du Parlement européen[68]. Les relations entre les deux Françaises, aussi courtoises et respectueuses soient-elles, sont assez tendues depuis le débat de la loi sur l'IVG. Le jour même de son discours à Strasbourg, dans *Le Matin* Louise Weiss répète son opposition à l'avortement et à la loi de 1975, « une loi de circonstance, un acte qui rend service aux femmes mais supprime la mauvaise conscience des hommes »[69]. Mais en décembre 1981, Simone Veil reçoit le Prix Louise Weiss, « pour son inlassable action en faveur de l'Europe et de la Paix »[70].

Le RPR avait institué le « tourniquet » destiné à montrer le peu de cas qu'il faisait des mandats européens : au bout d'un an, chaque élu.e devait laisser la place à un.e autre candidat.e de la liste. Pour Louise Weiss, cette pratique déconsidère l'élection et elle refuse de s'y soumettre[71]. À la mi-mandat (janvier 1982), c'est encore la doyenne Louise Weiss, désormais âgée de 89 ans, qui prononce de nouveau un discours, diffusé en eurovision[72]. Si celui de 1979 était empreint d'une solennité enthousiaste, celui de 1982 est grave d'une certaine désillusion devant l'impotence du Parlement européen, même si elle rend un hommage appuyé à Simone Veil qui quitte la présidence[73]. Pendant son mandat, Louise Weiss appelle les Européens à agir contre la famine qui fait des ravages dans le monde[74], intervient sur la situation en Afghanistan après l'intervention soviétique, participe aux travaux de la

---

[63] *L'Humanité*, 18 juillet 1979. « Mme Weiss appelle les parlementaires "à se saisir des problèmes cruciaux : identité européenne, natalité et droits de l'homme" », *Le Monde*, 18 juillet 1979,

[64] Marie-Claude Vayssade, entretien avec l'auteur, 16 septembre 2003.

[65] Jacques Delors, entretien avec l'auteur, 1er février 2005.

[66] Pierre Pflimlin, *Mémoires d'un Européen*, Paris, Fayard, 1991, p. 327.

[67] Françoise Gaspard, entretien avec l'auteur, 26 novembre 2004.

[68] Simone Veil, *Une vie*, Paris, Stock, 2007, p.209-213. Entretien avec l'auteur, 19 mars 2003.

[69] Célia Bertin, *op. cit.*, p. 469-470 et 475. Elle renouvelle ses critiques à l'égard de la loi Veil quelques mois plus tard dans « Carte blanche à Louise Weiss », *Paris-Match*, 9 novembre 1979.

[70] *AFP*, 5 novembre 1981, dépêche n°051609.

[71] Yves Denéchère, « Louise Weiss et quelques autres : candidates et élues gaullistes au Parlement européen (1979-1989) », dans Y. Denéchère (dir.), *Gaullistes, femmes et réseaux*, dossier dans *Histoire@Politique*, n°17, mai-juillet 2012.https://www.histoire-politique.fr/index.php?numero=17&rub=dossier&item=164

[72] Célia Bertin, *op. cit.*, p. 482.

[73] Texte intégral dans *Louise Weiss*, *op. cit.*, tome 2, p. 6-14

[74] Intervention de Louise Weiss au Parlement européen en octobre 1979, texte intégral dans *Louise Weiss*, *op. cit.* tome 1, p. 41-44.

commission « Information, culture, jeunesse, sports », demande la création à Strasbourg d'un musée de l'idée européenne[75].

Conclusion

Dans l'entre-deux-guerres, Louise Weiss a été incontestablement européiste, peut-être davantage pacifiste, et surtout briandiste, épousant les causes successives du prix Nobel de la paix : la réconciliation avec l'Allemagne, la mise hors la loi de la guerre, un projet d'organisation européenne. Elle n'a pas participé à la création et l'ébranlement de l'Europe communautaire dans les années 1950, mais ce n'est pas faute de l'avoir voulu. En 1952, elle propose clairement à son ami Jean Monnet : « voulez-vous que je tourne un film sur le Pool Acier Charbon ? » Le président de la Haute autorité de la CECA trouve l'idée « excellente » mais temporise. Plusieurs fois Louise Weiss insiste. Évoquant la communication de la CECA, elle lui demande d'une manière très directe : « Pourquoi ne me chargeriez-vous pas de l'organisation d'une partie ou de la totalité de cette presse ? » Elle n'obtient aucune réponse. Un film est bien tourné sur la CECA en 1953, mais par un autre réalisateur[76]. Pourquoi Jean Monnet n'a-t-il pas répondu aux offres de service de Louise Weiss ? Pourquoi ne la cite-t-il pas une seule fois dans ses mémoires ? Peut-être lui apparait-elle comme une femme du passé qui lui rappelle des souvenirs et des espoirs placés en la SdN vieux de 30 ans. Peut-être se souvient-il que le 19 juin 1940, elle n'a pas voulu profiter de son offre de gagner Londres en avion avec lui. L'ombre des années de guerre[77].

Louise Weiss ne devient une figure tutélaire de la construction européenne qu'à la toute fin de sa vie, à la tribune du Parlement européen, en revendiquant 60 années d'ancienneté de son engagement, même si *L'Europe Nouvelle*, formidable caisse de résonance de certaines idées européistes, a finalement eu peu d'impact. Les nombreux honneurs validant un parcours exceptionnel de femme ou le parcours d'une femme exceptionnelle ont été indubitablement renforcés par sa longévité et notamment la publication et le succès de ses *Mémoires d'une Européenne*. Sans céder à la tentation de l'uchronie, il est tout à fait admissible que sans ce livre, la trace de Louise Weiss, en tant qu'européiste de l'entre-deux-guerres, aurait été bien plus ténue et qu'elle n'aurait pas été sollicitée pour être députée européenne. La mise en forme d'un récit reconstruisant une ligne de vie autour de l'engagement européen a alors rencontré une certaine tentation téléologique de celles et ceux qui voulaient voir dans l'élection au suffrage universel du Parlement européen, sinon un aboutissement, du moins une étape décisive sur le long cheminement de l'idée européenne.

[75] Paul Collowald, « Louise Weiss : une interview et un projet », in *Louise Weiss l'Européenne, op. cit.* p. 503-523, avec reproduction de documents des archives du Parlement européen, 73.414/déf.
[76] Françoise Nicod, « Les relations épistolaires... », art. cit., p. 331-334 et 343-349.
[77] Éric Roussel, *Jean Monnet*, Paris, Fayard, 1996, p.246 ; Jean Monnet, *Mémoires*, Paris, Fayard, 1976.